

MARGINAL II

Michel Demuth

— **M**ARGINAL ! Marginaaaaal !... Mmm ! Margaran, Margareta... C'est incroyable ce qu'il y a comme systèmes homologués dans ce secteur ! Chem, viens jeter un coup d'œil ! C'est un nid d'astres !

Chem Hyllen quitta des yeux l'écran de surveillance et eut son habituel sourire désabusé :

— Sacrée torpille de Skort... Toujours à t'émerveiller ! Tu ne supposais pas que ce secteur serait vide ? Nous approchons du Centre... Nous devons être diablement loin de cette bonne vieille Thularosa du Nord... Diablement loin !

— Marger, Margestin, Marggoun, Margh, Marghwell, Margilia... Ça y est ! Marginal !

Skort triomphait, un doigt posé sur la 67^e colonne de la page 2003 du 8^e tome du *Guide de Navigation corrigée et de Commerce*. C'était, sans conteste, un fort beau volume, assez vieux certes, mais pour cela plein de solennité. On lisait, sur la couverture de plastique ancien : « Imprimé et gravé à Géant-Mont des roses, État du nord, Deborah B, 4^e jour du temps des oiseaux. » Cette inscription était une énigme. Ni Chem, ni Skort qui avait acquis le volume cinq ans auparavant pour un prix dérisoire, n'avaient pu savoir si Deborah existait.

— Le temps des oiseaux ! disait souvent Skort en fermant les yeux, ce que ça doit être merveilleux !

À ce moment, Chem protestait et tempêtait contre la Grande Galaxie qui lui avait fourni un équipier poète.

Skort s'assit dans l'unique fauteuil du poste de commandes avec le guide de navigation et promena encore une fois la main sur la page lisse et bleutée avant de lire à haute voix :

— Marginal. 5 678^e système du secteur 104. Soleil blanc nain qui compte deux planètes dont seule la seconde est habitable !

Suivaient des chiffres complexes à propos de la pesanteur, de la rotation et de la révolution qui laissèrent Skort froid. Il les énuméra rapidement, trop rapidement même, car Chem lui demanda de répéter. C'était bien ce qui l'intéressait, lui, et non les caractères sociologiques, l'histoire, la faune et la flore. Une fois refaite l'énumération fastidieuse des chiffres, Skort se plongea avec délices dans les chapitres colorés sur la population de Marginal II. Ce fut avec un plaisir incroyable qu'il fit glisser la petite plaque grise, extra-plate, qui terminait la page. Il se leva et marcha jusqu'à un petit appareil fixé au mur métallique, entre le distributeur de boisson et le distillateur de musique. Il glissa la plaque dans une ouverture ménagée à cet effet, s'assit dans le siège télescopique, mit le bandeau de tissu et de métal autour de son crâne et se détendit complètement, s'appêtant à jouir des spectacles enregistrés sur la planète Marginal II.

* * *

CHEM Hyllen avait les yeux irrités quand il éteignit l'écran de surveillance. Jusqu'au bout il avait suivi le vaisseau étranger : un croiseur démodé,

bardé d'armes, peinturluré d'étranges effigies. Plus ils approchaient des régions centrales de la Galaxie, plus devenaient communes ces croisades baroques et guerrières qui lançaient des centaines d'astronefs dans d'incroyables batailles. Chem faisait son possible pour éviter tout ennui à ce sujet, mais ce n'était pas là une tâche facile. Leur petit vaisseau, le *Clinquant*, ne possédait que deux canons à incandescence et deux torpilles de défense, ce qui était peu.

Chem poussa encore quelques commandes et se retourna vers l'intérieur. Skort quittait précisément le bandeau du mireur-lecteur, les yeux rêveurs.

— Skort, secoue-toi ! Il va nous falloir aborder dans quelques heures !

Skort parvint à fixer son regard :

— Grands astres, Chem ! C'est une planète diablement intéressante ! Ils...

— Vas-tu te taire ! Peu m'importe de savoir s'il y a des indigènes invisibles ou des flottes de cuirassés bardés de canons... Il nous faut tout de même atterrir pour nous ravitailler ! Et faire aussi quelques affaires au besoin, si l'occasion s'en présente ! Allons, aide-moi !

— Mais ils...

— C'est bon, viens ! Quel satané équipier tu fais !

Ils se mirent au travail, accélérant le mouvement, tandis que le temps passait. Les relais crépitaient, des panneaux grinçaient, des voyants s'allumaient. Chem passa une revue complète de leur cargaison pour voir si quelque parasite n'avait pas gâté les pommes bleues de Galipède ou les feuilles d'Or d'Aurore du Sud, si rares.

— Bien ! dit-il au bout d'un moment... Reposons-nous et mangeons. Après, nous aborderons !

La machine-serveuse, le luxe du bord, apparut en silence, venue du premier étage, et dressa la table

légère. Skort, c'était bien de lui, avait oublié l'importante découverte qu'il avait faite à propos de la planète Marginal II.

* * *

ILS furent obligés de brûler énormément de carburant secondaire pour vaincre la forte gravité de Marginal II. Chem était littéralement soudé au tableau de commandes, pianotant sur les touches du calculateur. Autour de lui, le sol du poste était jonché de rubans de résultats.

— Je crois que ça ira ! dit-il finalement.

Skort, au télescope, épiait le sol au-dessous de l'astronef.

— Voilà cette fameuse capitale ! cria-t-il.

Chem haussa les épaules et fit les calculs ultimes :

— Bien, posons-nous là... Il n'y a qu'à descendre tout droit !

Les tuyères rugirent tour à tour tandis que le vaisseau se balançait sous le ciel vert de la nouvelle planète. Ils dépassèrent quelques nuages émeraude et descendirent vers le sol quadrillé.

— Tout est cultivé, remarqua Skort. (Puis il se frappa le front.) J'avais oublié, Chem ! C'est important ! Il s'agit d'une race de cultivateurs. Le bouquin dit aussi qu'ils ne sont pas humains... De toute façon, ils ne font que cultiver... Nous n'avons aucune chance pour le carburant primaire, pas plus que pour le secondaire... Même nos plantes ne les intéresseront pas !

— C'est cela qui te trompe, torpille ! Ils ne connaissent sûrement pas *tous* les engrais... De plus, il doit nous rester une ou deux poignées des graines que nous avons transportées de Paris-du-ciel à Cassin... Tu sais, ces satanées choses qui ont germé en route !

(...)

NIRALIA

Michel Demuth

MOZIS surgit et cligna des yeux dans le triple éblouissement de trois enseignes lumineuses et bleues. Immobile, le souffle court, il regardait l'univers étranger qui l'entourait. Il glissa ses mains dans ses poches, aspira une bouffée d'air froid chargé de fumée, et se dirigea vers le boulevard.

Les magasins apparurent, à droite et à gauche. Dans la lumière arctique des vitrines, des mannequins tendaient leurs bras de plastique stylisés. Des pâtisseries envoyaient jusqu'aux rares recoins d'ombre des bouffées sucrées. Un cinéma affichait un film à thèse.

Mozis traversa la chaussée, et s'arrêta devant un bar à l'enseigne rouge. Il ne pouvait encore entrer, bien qu'il éprouvât l'envie de se trouver dans un endroit tiède et habité, car, depuis qu'il était en ce monde inconnu, il n'avait pas rencontré âme qui vive.

Le boulevard, les rues et les magasins étaient vides ; étrangement vides. Pourtant, la cité ne pouvait être totalement déserte. Mozis, en prêtant l'oreille, percevait une rumeur de foule. Cela venait de tous les côtés à la fois, dans le soir humide, un peu comme si la cité était une île de décors stériles dans une mer de voix humaines.

Mozis grimpa les trois marches de métal usé, jeta un coup d'œil dans le bar au travers d'un rideau translucide. Il poussa un soupir devant le spectacle familier

qu'offrait la salle. Derrière le comptoir de bois verni, un barman lisait un journal. Un couple était assis dans un coin, ne prêtant aucune attention à une télévision en couleurs.

Le jeune homme était habillé selon la mode que connaissait Mozis : complet, chemise, cravate. Seuls, ses souliers étonnaient : ils étaient cousus, à petits points, d'un fil doré qui tranchait avec mauvais goût sur le cuir brun.

La fille était une petite blonde insignifiante, qui paraissait subjuguée par les paroles de son amoureux.

Il faisait tiède ; l'air sentait le café. Mozis songea à son propre univers, où l'été fleurissait lorsqu'il l'avait quitté. Il s'approcha du comptoir, tira un des hauts tabourets et s'y jucha.

— Salut ! dit le souriant barman, en posant son journal et en accrochant d'une main une poignée du percolateur.

— Salut ! répondit Mozis, en souriant à son tour. Donnez-moi un jus d'orange.

Le barman lâcha la poignée du percolateur, ouvrit un réduit invisible pour Mozis, et ramena au jour un fruit sphérique, à la peau grise et rugueuse.

— Vous n'avez pas froid pour boire ça ! commenta le barman.

Il pressa l'orange grise dans un verre rayé de blanc. Un jus d'un bleu pâle coula. Mozis avait une forte envie d'engager la conversation en disant quelque chose comme : « Chez moi, les oranges sont vraiment oranges »... Mais c'eût été ridicule.

— Voilà ! dit le barman.

Mozis inclina la tête, prit son verre et but une petite gorgée. Le goût était celui de l'orange, avec, en plus, une saveur d'amertume propre au pamplemousse.

À ce moment, le couple réclama son addition. Le

jeune homme paya avec un billet identique à ceux que possédait Mozis. Le barman rendit la monnaie et éteignit, au passage, l'écran de la télé, qui n'intéressait plus personne.

Le couple sortit en laissant pénétrer un peu de la fraîcheur du dehors.

— Pas beaucoup de monde ! dit Mozis.

Le barman se mit à rire.

— Excellent ! dit-il. Excellent !

Mozis songea qu'il avait dû faire une quelconque plaisanterie.

— Ce bouffi, dit le barman : toujours pareil ! Je me demande quel plaisir ils trouvent tous à chasser cet amas de graisse !

Mozis, ignorant tout à fait de quoi il s'agissait, se contenta d'incliner la tête. Le barman reprit son journal qu'il avait posé sur des rangées de verres. C'était un assemblage familier de feuillets de papier. Seules, les photos glacées avaient quelque chose d'inhabituel dans leurs couleurs. En première page, on voyait une forme vague et grisâtre gisant au milieu d'une place bordée de maisons basses.

— C'est la photo de l'année dernière, dit le barman avec un geste du menton : ils l'avaient eu seulement au carrefour des Princes !

— Moi, je n'y ai jamais compris grand-chose, dit Mozis.

— Moi non plus ! dit le barman. Ce que je sais, c'est que la chasse au Bouffi m'enlève une semaine de clients !

— Ah !

— Eh, oui ! À part des gens bien, comme vous, ils vont tous piquer une flèche dans cette malheureuse chose !

Mozis prit un air dédaigneux. Ainsi encouragé, le

barman poursuivit :

— Il aurait mieux fait de ne jamais s'aventurer si près du Système Solaire ! Il paraît que le commandant de la flotte lui-même voudrait le reprendre et le reconduire vers les Espaces Extérieurs !

— C'est une entreprise !...

Le barman haussa les sourcils, et répliqua :

— Elle n'est pas tellement difficile !

Mozis hocha la tête, fit la moue et regarda son bracelet-montre. Le temps de cet univers et du sien correspondaient exactement. Il fut, pourtant, étonné de voir que près d'une heure s'était écoulée depuis son arrivée. Il sortit un billet de 500, le défroissa, et dit :

— Il faut que je parte... Pas à la chasse au Bouffi, bien sûr !

Il serra la main du barman, traversa la salle et sortit.

* * *

LA rue était toujours vide.

Ainsi, songea Mozis, tous les habitants de cette cité sont à la chasse au Bouffi !

Une rumeur lui parvint.

Mozis marchait sur le trottoir blanc. Son ombre se dédoublait, se triplait, tandis qu'il passait devant les enseignes lumineuses.

Le bruit de foule se fit plus proche.

Comme si cette circonstance avait déclenché un film dans son esprit, Mozis s'arrêta de nouveau, pétrifié. Il avait devant les yeux son image. Son image à *Elle*.

Il revoyait ses yeux d'un vert pâle, ses mèches rousses qui retombaient dans son dos en magnifiques ondulations ; ses jambes aux chevilles fines et lisses, telles qu'il les avait contemplées sous une robe de

verre tissé.

Il secoua la tête. Cela remontait à... Mettons six ans de son propre temps. C'était au moment des premiers essais du projeteur de probabilités.

Mozis, riche de l'héritage paternel et aventureux, avait posé sa candidature. Il avait été accepté, puis envoyé dans une probabilité, une seule, dans l'infini des univers possibles. C'est dans un de ces mondes étrangers qu'il l'avait rencontrée ; un monde peu différent de celui de Mozis, à part l'étrange faune des forêts et les institutions officielles des cités.

(...)

PORTRAIT D'UN HOMME-ORCHESTRE

Entretien avec Michel Demuth

par Richard Comballet

RICHARD COMBALLOT : *Plantons, si tu le veux bien, le décor : tu es né en 1939 et as grandi, de fait, dans la France de la guerre et de l'après-guerre. Pour autant que tu t'en souviennes, quel enfant étais-tu et quels furent tes premiers rapports avec celui qui devint par la suite ton genre de prédilection ?*

MICHEL DEMUTH : Je crois que ma relation avec l'imaginaire a commencé très tôt. Je ne m'appesantirai pas sur les années de guerre ; mais l'après-guerre a été une période assez riche du point de vue de la presse pour mômes, avec des titres tels que *Donald, Vaillant* ou *Coq hardi*. Dans ce dernier, était parue une BD essentielle, *Guerre à la Terre* de Marijac, qui racontait l'invasion de notre planète par les Martiens. On devait être en 1947, j'avais huit ans... À ce sujet, je salue mon camarade des coqs hardis qui a reçu son totem la même semaine que moi : un certain Jacques Chirac ! Il était baptisé « Aigle musclé » ou un truc de ce genre, moi c'était « Snowbird ». J'ai encore le numéro de *Coq hardi* où je suis totémisé avec lui. Quantiquement parlant, quel univers, quand même !

R.C. : *Totémisé ?*

M.D. : Oui. On s'inscrivait auprès du journal en tant que coq hardi et on se choisissait un nom d'indien. Pour ma part, j'avais choisi « Snowbird », oiseau des neiges. Déjà le traducteur devait-il s'annoncer, sournoisement... Par la suite, j'ai lu d'autres BD telles que *Les Pionniers de l'espérance*, toutes ces choses vendues aujourd'hui au prix d'une Jaguar dans les bonnes librairies spécialisées. Il y avait aussi *Fantax* et *Le Fantôme du Bengale*... Et on arrive tout doucement à 1949-50, et à la maison de mon grand-père. Cela fait très cliché, je le concède, mais c'est comme ça : il était abonné à *Science et vie* et *Sciences et voyages*. *Science et vie* a été importante pour moi pour ses couvertures. On y voyait des voitures rouges qui déployaient leurs ailes sur des routes nationales et qui décollaient dans le grand ciel bleu de l'avenir, des avions-fusées faisant le tour de la Terre, des trucs qui me faisaient complètement délirer. Quant à *Sciences et voyages*, on y trouvait des feuilletons sur des cités perdues, avec des titres du style *Au-delà du Hoggar* ou *La Princesse Machin*. Et puis un jour, mon oncle, un intellectuel aventurier qui a eu beaucoup d'influence sur moi, le personnage romantique et mythique que l'on imagine facilement dans une famille un peu ennuyeuse (à chaque fois qu'il passait, c'était le souffle de l'Afrique ou de l'Asie), m'a offert un numéro d'une revue extraordinaire qui s'appelait *Mystère Magazine*, où j'ai trouvé mes premiers vrais polars. Un autre jour, en emménageant dans un nouvel appartement, j'ouvre un placard et un bouquin me tombe littéralement dessus, ce n'est pas une image. Une édition Hachette avec une jaquette représentant un homme nu volant vers une planète : *Le conquérant de la planète Mars* d'Edgar Rice Burroughs. Je l'ai avalé en une seule journée et me

suis mis à lécher la vitrine des librairies pour savoir s'il existait des choses qui ressemblaient à ça. Et je suis tombé pile poil sur le numéro un de la collection « Anticipation » du Fleuve Noir : *Les Conquérants de l'univers* par F. Richard-Bessière ! Là-dessus, on m'a envoyé en vacances garder les chèvres et les vaches, quelque part dans les monts du Charolais, je suis parti avec ce livre et, en revenant, j'ai poursuivi mes recherches à la librairie Flammarion, à Lyon, et y ai trouvé les premiers « Rayon Fantastique » et, très vite, les premiers « Présence du Futur ».

R.C. : *Quels furent tes premiers chocs littéraires ?*

M.D. : Le premier choc a été Ray Bradbury. Les *Chroniques martiennes*, ça m'a complètement niqué, comme on dirait maintenant ! Il faut croire que c'était une période faste et incroyable puisqu'en 1953 je tombe dans un kiosque sur une revue qui proposait en couverture une fusée posée dans un cirque lunaire : *Fiction* ! Je l'achète, et découvre le mois suivant *Galaxie* ! J'avais quatorze ans, j'étais au collège, et ça a été déterminant. J'ai effectivement été bouleversé par *Fiction* et transporté par *Galaxie*, qui était d'une tout autre nature. Après y avoir lu le premier épisode de *Dans le Torrent des siècles* de Clifford D. Simak, j'en avais acheté un second exemplaire pour le faire circuler dans la classe. Il avait été saisi assez rapidement par mon prof de français. Et pourtant j'étais son préféré puisque j'étais premier en français. Entre parenthèses, j'ai fait une carrière « tranquillo » en lettres, au collège et au lycée, et faisais même la rédaction des copains en apportant des modifications pour qu'elles ne ressemblent pas trop aux miennes. Par ailleurs, j'étais totalement nul dans toutes les autres matières, y compris l'anglais où

je me trimbalais toujours des trois sur vingt. Là encore, c'est la SF qui m'a sauvé. Parce que plus je lisais *Galaxie*, Sheckley, Asimov, Lloyd Biggle, Alan Norse, Chad Oliver et tous les gens de cette époque, et plus je me disais qu'il faudrait peut-être les lire dans le texte. J'ai donc commencé à acheter tous les mois les revues *Astounding* et *Amazing* que je commandais au seul libraire de Lyon capable de les avoir. Et c'est avec ces textes, que je relisais deux ou trois fois dictionnaire en main pour bien les comprendre, que j'ai rallié l'année 1955-56 où, ô miracle, un élément nouveau est apparu : le Rock and Roll. Voulant comprendre les paroles de Presley, Fats Domino ou Ricky Nelson, mes premières idoles, j'ai encore forcé sur l'anglais. À tel point qu'en 1957, dans mon dernier établissement, alors que j'étais assez indiscipliné, fréquentais les blousons rouges lyonnais inspirés de James Dean, blousons de nylon et couteaux à crans d'arrêt dans la poche, mon ultime prof d'anglais est venu voir ma mère et lui a dit : « Il est vraiment excellent, il a l'accent, on croirait qu'il vient de débarquer de New York ; je ne l'interroge même plus... » Cela a évidemment surpris ma mère et j'ai eu beaucoup de mal à convaincre mon prof que j'avais appris l'anglais tout seul dans mon coin.

(...)

TRANSLATEUR

Michel Demuth

LES scissionnistes de Céli, au cours de leur essai de conquête soldé par le désastre polaire, avaient semé, au hasard des voies, leurs terribles mines à explosion-contact.

Pratiquement, il suffisait qu'un vaisseau s'engageât sur une voie minée et s'approchât à moins de quatre unités hyperspatiales pour qu'il explose. Les bouleversements planétaires, nés de la conquête cétienne avortée, ayant graduellement cessé, les autorités des Solaires prirent conscience du danger. Une véritable armada fut équipée pour la chasse aux mines.

Le principe était vieux comme la race humaine. Chaque navire véritable était précédé, à deux unités, d'un navire fantôme guidé et vide, réduit à l'état de simple coquille. Principe excellent, résultats nombreux et rapides. Mais il faut se rappeler qu'après le premier essai de conquête, les voies hyperspatiales n'étaient reconnues que dans une proportion de 38 % et ce, dans la partie conquise de la Galaxie. Au-delà de Fretaz-Turuy, par exemple, il aurait été vain de chercher un passage signalé ou balisé, encore moins porté sur les bobines.

Cinq années après leur mouillage, il restait donc encore d'innombrables mines sur les voies. En particulier, autour des Groupements Verts où gravitent des mondes aussi riches que Jacoud, Brigand ou Lucullus.

L'Astrion Maheyi, commandant du cargo *Unitaire*,

n'ignorait rien à ce propos. Mais la prudence et l'instinct de conservation avaient dû s'effacer devant l'urgence et la nécessité. Au grand honneur du commandant, il convient de préciser que la cupidité elle-même était absente. L'*Unitaire* devait simplement acheminer des armes aux colons de Rolando, un satellite sauvage de Brigand. Ceux-ci étaient en effet sérieusement menacés par une forme de vie proliférante qui venait des marais croupissants.

À cause de cela, l'Astrion Maheyi engagea son cargo sur la voie peu connue rejoignant directement les parages de Rolando.

À l'approche de la mine, le système d'alarme-astéroïde fonctionna, mais trop tard. L'épaisse coque de l'*Unitaire* fut déchiquetée en une seconde. Le vide total de l'hyperespace flamboya. Seuls, Maheyi et Jurgon, le surveillant de cale, furent éjectés au dehors. Ils dérivèrent au sein de l'espace normal.

Tout d'abord, ils purent s'estimer satisfaits du bon fonctionnement de la peau. À l'état de repos, celle-ci n'était qu'une boulette de plastique sur le bord de la collerette du scaphandre. Lorsque la pression ambiante baissait, la boulette se gonflait immédiatement, tissait autour du visage un film transparent et hermétique. Elle déclenchait aussi l'arrivée de l'air et l'émission automatique du S.O.S.

— Jurgon ! appela Maheyi, ça va pour vous ?

— Ça va, Astrion commandant, pas une blessure à signaler.

La voix du surveillant nasillait plus que jamais dans la radio. Maheyi aperçut sa mince silhouette très loin sur sa droite.

— Il me semble que nous nous éloignons l'un de l'autre, reprit-il.

— C'est exact, Astrion commandant... Qu'allons-

nous faire ?

— Attendre, Jurgon.

— Mais qui ?

— Sarego, Sarego Witz.

— Oh ! *Lui...* Je dois avouer que je n'ai jamais eu grande confiance en ces Translateurs.

— C'est un tort, Jurgon.

— Je l'espère sincèrement, Astrion commandant.

* * *

SAREGO Witz dormait. La chaude nuit de Céli l'enveloppait et lui poissait le corps d'une sueur tenace. Il rejeta en grognant les élytres palpitants d'un insecte nocturne et s'éveilla. Il voyait, par la moitié de plafond ouverte, la tache diffuse et verte de la nébuleuse de Marceau. À droite, c'étaient les alignements de John Versini, à gauche, la sourde luminosité de 45 Cygni.

Witz se dressa sur sa couche puis se leva. Le contact froid des mosaïques du sol lui fut délicieux. Il réalisa qu'il avait eu soif, au fond de son rêve. Il plongea entièrement son visage dans l'eau froide de la fontaine domestique qu'un parfumeur embrumait sans relâche. Rafrâichi, désaltéré, il n'eut plus du tout envie de dormir. Il se glissa dans le péristyle, envoya des doigts un baiser à son épouse. Elle dormait dans l'obscurité de sa chambre-boudoir.

Sur Céli, nul n'avait jamais partagé la chambre de sa femme.

Witz, né sur Ondra, n'avait encore pu se faire à semblable coutume. Debout sur la terrasse, il étendit les bras vers le ciel en un soupir de félicité.

C'est alors que les grelots des avertisseurs tintèrent.

L'ingénieur esthéticien qui avait fait l'installation de la villa avait disposé les communicateurs stellaires

sous l'apparence de tendres plantes grimpantes. Les visiteurs s'y laissaient prendre. Witz s'approcha du mur qui séparait la terrasse de la piscine et tira sur trois pampilles.

— Vous avez l'alerte-nauffrage, dit une voix féminine.

Sous les feuilles artificielles, le carré de vision s'éclaircit et grandit. Le visage de la femme devint apparent. Elle avait de beaux yeux mauves.

— Parlez, Sarego Witz.

— Donnez-moi l'alerte-nauffrage tout de suite, dit-il.

L'image trembla et se modifia. Un visage de technicien-repéreur en uniforme apparut sur un fond de signaux clignotants.

— Witz... personne ne voulait vous faire intervenir. La compagnie Archimède, à laquelle appartenait le cargo, trouve vos prix trop élevés. J'ai finalement réussi à la décider.

— Cela mérite une commission... Qu'arrive-t-il ?

— Un cargo libre, l'*Unitaire*, naufrage sur une voie peu fréquentée aux alentours de Brigand.

— Les Groupements Verts, hein ? dit Witz. Ce coin est dangereux.

— Six naufrages déjà, Witz. On dit qu'il reste par là-bas encore une bonne douzaine de vos... De mines cétiennes.

Nul n'ignorait que Sarego Witz résidait sur Céli et qu'il avait toujours pris fait et cause pour la turbulente politique de la planète.

Il ne s'attacha pas à ce détail.

— En somme, il ne me reste plus qu'à intervenir ?

— Nous sommes à votre disposition, Witz.

— Alors, dites-moi ce que transportait ce cargo.

— Des armes... pour les types de Rolando qui pataugent dans la jungle.

— Combien de rescapés ?

— Deux seulement, Astrion Maheyi, commandant, et Jurgon, surveillant de cale.

Dans le cerveau du Translateur, les dernières brumes du sommeil s'étaient évanouies. Il y avait alerte. Il devait faire son métier. Ne plus penser qu'à cela, jusqu'à ce que tout soit terminé, les hommes sauvés. Il rentra dans l'ombre de la villa, but encore à la fontaine. Il réveilla l'oiseau-écho au plumage phosphorescent pour lui murmurer un message à répéter à sa femme lorsqu'elle s'éveillerait. Puis il gagna sa cabine de départ. Il s'y enferma soigneusement, brouilla la combinaison de la serrure. Celle-ci reposait sur les hasards à grande marge d'indétermination. Seul, Witz savait ce qu'il fallait faire pour ouvrir ou fermer. Une fois isolé de la villa, de Céli et de sa tiède nuit, il fut seul avec son secret.

Il existait peu de Translateurs dans la Galaxie conquise. Cinq, en tout, étaient déclarés officiellement. Déclarés, certes, mais sans que nul fût au courant de leur secret. Tous les cerveaux des mondes civilisés (de la Terre la première) s'étaient pourtant attaqués au problème : comment les Translateurs pouvaient-ils se propager *instantanément* à travers l'espace.

On avait invoqué la vieille magie, toujours redécouverte, les hypothétiques univers parallèles, les mutations imprévisibles et l'hyperespace dans ses propriétés obscures. La vérité, pour les Translateurs, était plus simple.

Ils avaient chacun, dans leur cabine, un Bleuté. Ces petits nuages de cristaux flottaient, sans besoins et sans changements. On les trouvait partout dans l'espace, sur les mondes, à proximité des soleils. Mais seuls, les Translateurs avaient su coopérer avec eux,

exploiter le pouvoir qu'ils représentaient.

Ils abandonnaient leur corps dans la cabine pour intégrer leur psychisme, leur énergie, dans chacun des cristaux du Bleuté.

Ensuite, seules jouaient les propriétés du Bleuté. Et ces entités pouvaient se déplacer instantanément sur des distances prodigieuses, commander à des forces titanesques.

Le pouvoir des Translateurs n'était en somme que le résultat d'une symbiose au plus haut degré.

La question restait cependant posée : qu'étaient vraiment les Bleutés à l'état simple ? Et pourquoi vivaient-ils ? Qu'espéraient-ils d'une collaboration avec les humains ?

(...)

LES CLIMATS

Michel Demuth

— **J**E ne sais pas, dit grand-père Schmitt, je ne sais pas si cela me plairait tellement. — Mais, grand-père, c'est pour moi que tu le ferais, pour moi seulement !

Flat Schmitt sourit à son petit-fils, sortit la vieille pipe qu'il portait toujours dans une poche de sa veste et se leva.

— Bien sûr, bien sûr, garçon, ce serait pour toi.

Galmi attendait, les yeux pleins d'espoir. Il avait huit ans et des joues que le matin frais rendait rouges.

— Eh bien, dit Flat Schmitt, j'en parlerai aux Installateurs.

— Oh, c'est formidable, grand-père !

Flat sourit encore, marcha vers la maison.

Il s'était attendu à ce que son petit-fils coure vers le domaine Knife ou le territoire Berfage, mais celui-ci le suivit jusque dans la cuisine.

— Tu prépares déjà le déjeuner, grand-père ?

— Bien sûr, gamin.

— Il n'est qu'onze heures !

— Je vais en ville, cet après-midi, il faut que je parte de bonne heure.

— Si tu m'emmenais avec toi ?

— Garçon, il me semble que tu veux tout avoir.

Galmi se mit à faire la moue.

De l'étable qui était derrière la maison parvint le ricanement étouffé du blugab.

— Va donc voir ce qu'il veut, dit Flat, cela t'empêchera de pleurnicher.

— Je suis sûr qu'il ne veut rien... Dis, tu m'emmènes ?

Galmi s'était campé devant le grand buffet fomaltais, les poings sur les hanches.

Flat prit un air triste. De fait, la décision de son petit-fils l'ennuyait beaucoup. Il ne pouvait absolument pas l'emmener avec lui jusqu'au Bastion, surtout dans les circonstances présentes. Une telle révélation n'était pas permise à un enfant de son âge qui passait de douces vacances sur Bella. Ce serait un désastre pour son équilibre psychologique.

— Écoute-moi, vilain gamin, je vais t'emmener avec moi...

— Oh, chic !

— Mais pas jusqu'en ville. Je te réserve une surprise bien plus agréable. D'accord ?

Une nuance de désappointement puis de méfiance passa dans les yeux du garçonnet, puis il tendit la main.

— D'accord ! dit-il.

Il courut au dehors dans la douce lumière du matin.

Un instant après, en confiant le couvert à Marbi, la vieille machine gouvernante, Flat entendit son petit-fils qui racontait d'extravagantes histoires au blugab, dans l'étable.

* * *

BELLA était une planète de vacances et, de plus, une planète à climats. Les familles aisées aménageaient de vastes domaines clos. Les équipes d'installateurs recréaient à l'intérieur de ceux-ci tel ou tel climat de n'importe quelle planète.

Bien entendu, ceux de la Terre avaient la

préférence. Le Domaine Schmitt où Flat et son petit-fils étaient venus alors que le père et la mère de Galmi étaient restés sur Fomalhaut II était aménagé en Tempéré français. Pour toute la durée des vacances, il ne poussait que des pommiers sur des pâturages d'herbe verte. À un kilomètre de la maison coulait un fleuve gris et vert entre deux élancements sombres de peupliers royaux. Au loin, il y avait des collines et des coteaux où poussaient de rouses vignes.

Flat était certain que, lorsque les batteries soigneusement cachées déclencheraient l'automne, il aurait une abondante récolte de raisin. Mais depuis plusieurs jours, Galmi, qui allait de domaine en domaine, rêvait d'un climat de jungle. Il y pensait encore tandis que leur authentique carriole traînée par deux chevaux laissait derrière elle les frontières du domaine.

— Grand-père, dit-il, pourquoi n'aimes-tu pas la jungle ?

— Parce que j'en ai vu beaucoup.

— Des jungles ?

— Oui, de toutes sortes, gamin. De Leribello à Jaquard VI.

— Et tu n'es pas mort ?

L'effroyable logique de l'enfant fit hausser les sourcils à son grand-père.

— Eh bien, dit-il, tu as de ces conclusions !

Et comme une vague de souvenirs montait en lui à la suite des dernières paroles échangées, il fouetta les chevaux à la robe noire. Ils traversaient maintenant le véritable paysage de Bella. L'herbe était courte et grisâtre, semée de cailloux transparents et rouges comme des rubis.

— J'en veux un ! dit Galmi.

— Oh, tu es insupportable. Je t'ai déjà dit que ce sont des choses vivantes. D'ailleurs, à chaque fois que

tu sors, tu n'en touches jamais une.

— C'est vrai... Elles font du mal, vraiment ?

— Beaucoup. Si tu les touches, elles chauffent et tu en meurs.

Galmi regarda les magnifiques cailloux d'un air craintif.

À dire vrai, ceux-ci pouvaient aussi exploser.

Ils ne faisaient rien de particulier lorsqu'on s'en emparait parce qu'ils ignoraient le monde extérieur, mais pour exploser... ils ne choisissaient pas leur moment.

Flat se prit à songer à l'éventualité d'un regroupement. Mille cailloux ensemble auraient pu, en se désintégrant spontanément et volontairement, détruire le quart de la planète. Seulement, ces choses n'avaient aucun instinct grégaire. Elles s'éloignaient les unes des autres le plus possible. À gauche, à droite, derrière et devant la carriole, les domaines se révélaient comme des murailles de brume jaunâtre. Pour aller en ville, il fallait suivre un véritable labyrinthe. Galmi montra à droite de la piste un écriteau de métal sur lequel s'inscrivait le nom de Drizzi.

— Les Drizzi, dit-il, ont un climat arctique terrestre.

— Brr ! fit Flat en riant.

— Tu ne les connais pas... Ils viennent de Fournaise, la première planète de Mira Ceti !

— Quelle horreur ! (Flat regarda son petit-fils.) Pour rien au monde, je n'approcherais de cet effarant soleil sans forme !

— Moi si ! dit Galmi.

— Toi ce n'est pas pareil. (La carriole ralentit.) Tiens, nous voici chez Galega !

— C'est là que tu veux me laisser ?

— Oui, je te reprendrai au retour.

Ils longèrent la muraille de brume puis traversèrent

net à l'emplacement de l'entrée qu'indiquaient deux plots de pierre bleue. Ils furent sur un petit chemin. Autour, il y avait un maquis d'épineux bruns et dorés semé de cailloux ronds et blancs. Le ciel était d'un bleu intense et rayonnant.

— La mer ! s'écria tout à coup Galmi, le doigt tendu.

Flat tira sur les rênes. Il souriait, content de son effet.

— Eh oui, la mer, garçon... La Méditerranée, le berceau de tous les hommes, recrée par le père Galega !

(...)

JÉRÔME ET LA NYMPHETTE

Michel Demuth

JÉRÔME avait très longtemps suivi des rues toutes semblables où la pluie fouettait les dos ronds des voitures en stationnement, où les vitrines éclairées restaient indistinctes dans les rafales et la brume qui venait du trottoir.

Sa gabardine trempée était lourde et le dernier bouton, tout contre son cou, au ras du menton, commençait à l'irriter. Un instant avant, il avait prêté une grande attention au bruit étonnant que faisaient ses larges chaussures à chacun de ses pas. C'était un bruit totalement différent du jaillissement de l'eau sous les roues des voitures, mais qui demeurait évidemment moins passionnant que les bribes de conversations qu'il saisissait lorsque des gens le croisaient ou qu'il en dépassait. Mais il pleuvait trop fort, maintenant, pour cette distraction suprême... Les beaux jours d'automne convenaient mieux.

Au printemps, ou en été par les heures de canicule, les gens n'étaient pas très bavards. Ils cheminaient le nez en l'air, ils suaient sous le soleil : le résultat était le même.

En été, aux sorties des lycées, les petites demoiselles n'étaient plus là. Elles étaient devenues de fascinantes silhouettes aux bras nus, dorés, mais qui ne se racontaient jamais rien. Rien d'intéressant, en tout cas.

Mais en septembre, octobre, quand il ne pleuvait

pas, il suffisait de passer à l'heure de la sortie, de choisir, puis de calculer soigneusement ses pas... Et alors, que ne pouvait-on pas entendre !

Jérôme frémit délicieusement au souvenir de certaines confidences particulières et brûlantes. Et c'était bien autre chose encore quand il avait devant les yeux une petite jupe battant en cadence sur des jambes jeunes, si jeunes. Dans ces moments-là, son plaisir était total.

Mais à présent il pleuvait vraiment trop fort.

Et l'irritation du bouton contre son cou devenait insupportable. C'était une véritable douleur qui menaçait de l'envahir tout entier.

Il décida d'entrer dans le prochain bar qu'il trouverait.

* * *

C'ÉTAIT un endroit chaud, odorant, encombré de gens et de tables, plein d'une sourde rumeur : les dizaines de voix, le disque dans le juke-box, le crachotis du café à la sortie du percolateur.

Il s'assit, demanda un chocolat. Il détestait le café qui lui rappelait la maison, sa mère et toutes sortes d'autres choses désagréables. Puis il se laissa aller précautionneusement contre le dossier de sa chaise.

Il se mit à contempler avec amertume la banquette qu'il avait en face de lui et sur laquelle une place demeurait vide – presque deux – et se morigéna pour son manque de courage. Il aurait dû s'asseoir sur cette banquette, parce qu'il était fatigué, qu'il avait besoin de se détendre.

Il était injuste avec lui-même, se dit-il, il se força à mille actions désagréables alors qu'il eût été si facile, si doux, de se rendre la vie meilleure.

Sur sa gauche, il y avait le juke-box. Les couleurs

montaient lentement dans les énormes supports tubulaires et ne suivaient pas du tout le rythme de la musique, une sorte de ballade américaine très accélérée.

Cette opposition ne lui déplaisait pas : les couleurs étaient d'accord avec lui qui avait en horreur les chansons modernes, rythmées à vous rendre malade.

Il soupira : on ne pouvait y échapper dans ces bars.

Toutes les villes qu'il avait vues avaient des machines distillant cette sorte de musique. Mais les stupides jeunes se fatigueraient avant lui.

Et puis, les juke-boxes attiraient les petites demoiselles. C'était là une intéressante contrepartie.

Les pensées de Jérôme suivaient un cours rapide, tandis qu'il se sentait de plus en plus à son aise, attendant son chocolat.

... Intéressante contrepartie, peut-être, car il arrivait que les jeunes filles soient peu bavardes à proximité des juke-boxes. Ou alors, elles parlaient de chanteurs, de ces gamins aux visages démoniaques qu'il voyait sur les pochettes des disques, saisis en plein hurlement, soi-disant.

Il eût préféré les entendre parler des *conditions* dans lesquelles elles avaient pu entendre ces petits crétins, ailleurs, en d'autres moments...

Music for dreaming, pensa-t-il, vaguement amusé et excité. *Music for lovers, night music...*

Petite musique de nuit !... Sa pensée venait de faire un bond léger et il se sentait très bien. Il continua de jouer avec son imagination jusqu'au moment où on lui servit le chocolat. Il attendit que le garçon se fût éloigné puis examina subrepticement l'addition, prenant mille précautions pour l'extirper de dessous la soucoupe. Il lut le chiffre, très vite, et regarda ailleurs. La vie était très compliquée. Et très chère... L'argent,

ces derniers temps, commençait à lui faire défaut. Il décida qu'il ne laisserait pas de pourboire...

Et ils pourraient toujours lui faire les gros yeux, afficher un air méprisant. Il savait quand il était temps de mettre un frein. À toutes choses. Sinon, il allait être obligé à nouveau de faire des choses désagréables pour s'enrichir. Des choses désagréables ou simplement énervantes.

C'était comme sa mère, son horrible mère... Il faillit avaler de travers, reposa sa tasse et se mit à détailler les visages. Il n'y avait que des hommes, dans le bar. Il en avait été certain. S'il s'était trouvé ici une seule femme, surtout une petite demoiselle, il l'aurait senti dès son entrée. Ce n'était pas une faculté supranormale, se disait-il, mais simplement un réflexe acquis à force d'expériences, de succès et d'échecs.

L'idée de sa mère lui revint et il se concentra pour la chasser. Le mieux, pour cela, était de humer de toutes ses forces le parfum du café. L'odeur, plutôt l'odeur qu'il détestait.

Le mal par le mal, c'était sa petite homéopathie personnelle.

Et il réussit, une fois de plus. Mille concepts diffus, glissants et gais, traversèrent son esprit sans qu'il cherchât à les retenir. Finalement, ils lui laissèrent la sensation de bien-être qu'il avait eue un instant auparavant.

Tout était de la faute de l'addition. Le chocolat était trop cher, ici. Et trop chaud. Mais il avait pris l'habitude, un autre réflexe acquis, de garder ses reproches pour lui car ils paraissaient toujours extravagants aux autres.

Le chocolat trop chaud, les vitrines trop éclairées – éblouissantes –, les pigeons dans certaines villes – ils pouvaient vous frapper de leur bec –, les chasses d'eau

trop bruyantes, les femmes aux cheveux trop décolorés, les voitures qui vrombissaient... autant de plaies qui ne tarderaient plus à se refermer mais qui lui avaient causé tant de peines.

Le souvenir lui revint d'une grande fille aux cheveux blancs qu'il avait insultée en pleine rue – à Leipzig ou Berlin-Ouest, il ne s'en souvenait pas – et qui s'était révélée une authentique albinos. Elle avait appelé un flic et il avait passé une des nuits les plus atroces de sa vie avec des ivrognes allemands dans une cellule pourtant très propre.

Des tas de tourments...

Il frémit en ressentant un souffle humide, puis la porte du bar se referma.

Et l'homme et la femme passèrent tout contre sa table. Non : l'homme et la petite demoiselle. La petite demoiselle. Demoiselle...

Jérôme frémit une seconde fois, mais d'une façon complètement différente, infiniment plus agréable. Il y avait là quelque chose d'intéressant.

Il réalisa qu'il avait été sur le point de payer et de quitter le bar, sur le point de rater cette aubaine !... Vraiment, il y avait de quoi être glacé à cette seule pensée. Combien avait-il raté d'occasions, par sa hâte ?... combien de fois avait-il traîné de mornes journées, sans se douter de la proximité de délices impromptus.

(...)

INTERVENTION SUR HALME

Michel Demuth

1

DÈS que Halme fut visible aux promenoirs de l'avant, le circuit l'annonça et ce fut une bousculade générale tout au long des coursives, dans les bars, les salons et les pistes de jeux.

Pertch resta seul dans la piscine de première catégorie, réservée aux dignitaires des mondes indépendants, aux hommes du corps diplomatique terrestre et aux membres de la Ligue d'Information. Pertch voyageait sous cette dernière étiquette, bien qu'il fût le moins curieux des êtres humains et tout à fait incapable de réaliser le moindre reportage sur l'implantation des colons dans le nord de Halme.

C'était pourtant ce qu'indiquait sa carte de mission, dûment enregistrée par tous les services compétents de la Terre, marquée dans le coin supérieur droit des deux cercles rouges de la Ligue.

Pour l'instant, Pertch essayait de se détendre et de profiter de la solitude qui lui était offerte. L'eau de la piscine était redevenue calme et iridescente et son parfum savant n'était plus pollué par les miasmes des corps humains.

Les grosses femmes de dignitaires, les maigres

messieurs de la Ligue s'étaient enfuis en hurlant de joie dans la direction des promenoirs d'avant. Leur excuse était la bonne vieille coutume et le fait que, pour la plupart, ils faisaient le voyage pour la première fois.

Les dignitaires changeaient de poste, les hommes de la Ligue effectuaient un premier reportage. Quant aux membres du corps diplomatique, vieux habitués de la ligne, ils demeuraient cloîtrés dans leur cabine.

L'absence d'enthousiasme de Pertch ne risquait en aucune façon de susciter la curiosité, voire la méfiance, puisqu'il était censé être né sur Halme. Plus précisément dans la petite ville minière de Cerefon, quelque part dans les Monts de Vee.

Il soupira, étendant ses jambes au maximum en direction de l'eau. Il se demandait s'il allait rester encore longtemps en cet endroit agréable quand il perçut un bruit de pas rapides. L'homme qui s'approchait marchait vite. Très vite, trop vite. Pertch, du coin de l'œil, n'aperçut qu'une longue silhouette blanche. Puis le nouveau venu s'arrêta et Pertch réalisa le danger en une demi-seconde.

Il plongea vers l'eau violette, les poumons gonflés. Il eut la sensation d'une série de bruits confus, se retourna sur le dos et ouvrit les yeux. À la surface, des geysers de vapeur s'élevaient avec violence.

Il a ordre de me tuer, coûte que coûte ! pensa-t-il.

Il nageait rapidement, cherchant une solution, un moyen immédiat de se tirer de ce mauvais pas.

Il vit soudain le rectangle d'ombre d'une des ouvertures par lesquelles se renouvelait l'eau.

Un coup d'œil en surface. Les geysers avaient cessé.

Et sur l'ouverture, à quelques centimètres du fond, il y avait une fine grille.

Pertch remonta d'un seul élan, émergea près du

bord et chercha son agresseur.

Il n'y avait plus personne en vue. Il aspira et expira à grands coups, son cœur battant sa poitrine.

Est-il parti ? Peut-être a-t-il cru qu'il m'avait touché ?

Mais si l'homme était bien ce qu'il croyait, il n'avait sûrement pas quitté les lieux sans avoir rempli sa mission. L'optimisme était à rejeter absolument.

Pourquoi déjà ? se demanda Pertch. *Avant l'arrivée sur Halme !...*

Il examina les alentours une nouvelle fois et son regard passa sur les couleurs changeantes de l'eau tout à fait par hasard. Il découvrit le sillage presque imperceptible qui suivait le bord.

Il s'en était fallu de quelques secondes qu'il ne soit surpris.

D'un bond, il se hissa vers le rebord, se mit à courir désespérément vers la sortie. Ses pieds nus rebondissaient sans effort sur le trottoir plastique. À trois mètres de l'entrée sombre du couloir, il dérapa et tomba, au moment précis où un jet de feu frappait la paroi.

Une tache noirâtre s'agrandit sur la fresque abstraite dédiée à la compagnie de navigation.

Pertch ne chercha pas à se relever mais, accentuant l'effet de roulade, poursuivit sa chute jusque dans l'ombre du couloir. Là, il se releva et se plaqua contre la paroi.

Un jet flamboyant passa à quelques centimètres de son visage. Il ne broncha pas.

Son agresseur apparut enfin. Visage émacié à la peau extraordinairement hâlée sur le vêtement blanc qui ressemblait à une combinaison de navigateur.

Pertch frappa du tranchant de la main à la base du cou. L'homme ploya sur les genoux. Pertch frappa une

seconde fois, tout en enserrant de la main gauche le poignet qui tenait l'arme. Il remarqua en un éclair que celle-ci avait une forme très particulière.

Puis l'homme n'offrit plus de résistance. Pertch le laissa glisser au sol. Il se redressa, jeta un coup d'œil sur les alentours déserts. Son regard accrocha une inscription sur une porte métallique. **PLACARD À SIRÈNES.**

Un mince sourire vint sur ses lèvres. Il voyait très bien le tueur enfermé là-dedans jusqu'à la visite du bord après l'arrivée.

D'ici trois heures, la nef se poserait à Halenon, la capitale d'Halme. Et tout le monde était trop occupé à suivre les manœuvres pour venir s'amuser avec les sirènes.

Pertch tira le corps inanimé jusqu'à la porte. Celle-ci s'ouvrit sans effort. Le tueur s'écroula parmi les corps dodus des robots nautiques. Pertch referma soigneusement et prit un instant pour souffler.

Il doutait que les cris de l'homme, lorsqu'il s'éveillerait, puissent être entendus par quiconque. Il y avait l'épaisseur de la porte et l'excitation dans laquelle se déroulaient les manœuvres d'approche.

Pertch s'éloigna vers sa cabine, emportant l'arme avec un sentiment de profonde satisfaction.

(...)

YRAGAËL

OU LA FIN DES TEMPS

VERS 3200

Michel Demuth

FLEUR-D'OCRE était un monde nain, couleur de boue et de pluie, qui tournait très loin de son soleil, un géant rouge et délétère qui palpitait comme un organe vivant. Les étoiles les plus proches étaient à plus de cent années lumière, ici, en Périphérie, au seuil du gouffre intergalactique.

La guilde des Transferts elle-même, au temps de sa gloire, ne s'était pas préoccupée de Fleur-d'Ocre.

Il n'existait que trois Transmetteurs sur ce monde. Ils étaient reliés à des ramifications du réseau de ceinture et suffisaient à assurer l'échange des objets manufacturés et des matières premières, ainsi que le transfert des mineurs, corsaires ou déportés politiques interdits dans l'Empire du Centre.

Fleur-d'Ocre ne s'inquiétait pas plus des problèmes de l'Empire que celui-ci ne s'inquiétait de son existence. C'était un endroit où la violence était une institution, où la mort était quotidienne et banale, les races mêlées et les vices nombreux. Chacun y assurait sa propre police. Si l'on ne voulait pas se battre, il suffisait d'éviter Fleur-d'Ocre.

Pourtant, ce fut sur Fleur-d'Ocre que débarqua Yragaël, par un jour qui était ni plus ni moins pluvieux que les autres.

CRÂNE-DE-FER, capitale de l'hémisphère sud de Fleur-d'Ocre (le seul habitable), devait son nom à l'immense dôme baroque de kétium qui l'avait protégée de quelques attaques étrangères et de nombreux raids de Corsaires.

Ce fut la première chose que découvrit Yragaël en se matérialisant dans la petite salle surchauffée et malodorante du Transmetteur local.

Au-delà du rideau d'énergie qui formait la paroi, la pluie ruisselait sur la cité depuis le ciel mauve, bizarrement lumineux. Une route dallée d'or menait du Transmetteur à la ville. Elle était bordée d'arbustes bruns ou argent dont le feuillage rêche tremblotait au rythme de la pluie. Très loin, Yragaël aperçut une silhouette qui venait vers le Transmetteur.

— Alors, étranger... Comment va Goringen-l'Immonde ?

Il pivota lentement et découvrit un personnage invraisemblable, effondré dans un fauteuil de bois incrusté de verre noir. À première vue, on pouvait songer à un humain, mais c'était plutôt un hybride aux caractères accentués. Sa tête était large et aplatie, totalement chauve. Il n'avait pas d'oreilles et ses deux yeux pâles étaient beaucoup trop petits. Son nez était un appendice informe et gris au-dessus de sa bouche large, aux lèvres répugnantes. Yragaël vit en s'approchant qu'elles étaient en fait couvertes de fins dessins coloriés. Le torse de l'être était long et malingre, effilé vers l'avant comme si un os aigu saillait sous la peau nue et trop blanche. Les jambes étaient courtes et puissantes. Yragaël pouvait apercevoir une fourrure ocellée entre le bas du pantalon flottant et les sandales de métal. Les pieds étaient très longs et pointus.

Le personnage se leva alors en ricanant et révéla ainsi une queue touffue qu'il agita en tous sens.

— Jamais vu de Gronce, l'ami ? Il est vrai que nous sommes rares dans le Centre... je vous ai demandé comment va l'Empereur...

— Je ne viens pas de l'Empire, dit Yragaël.

Le personnage le détailla, de haut en bas.

— Fieffé menteur, dit-il enfin en retroussant les lèvres d'atroce façon. Avec cette tenue, tu ne viens pas de l'Empire ?

Yragaël secoua la tête :

— Non, je ne viens pas de l'Empire, dit-il doucement. Et je ne suis pas un menteur...

— On ne plaisante pas avec un Gronce, l'ami ! (La bouche de l'être s'ouvrit et des crocs acérés brillèrent.) Je mords, l'ami. Et mes mignonnes dents sont taillées dans du diamant de ce monde...

— Je ne plaisante pas, dit Yragaël.

Et il se détourna pour s'en aller.

— Halte !

Il se retourna et découvrit les trois pointes d'une arme magnétique.

Abasourdi, il secoua la tête.

— Ça te surprend, hein ? reprit le Gronce. Un « Cyclone » dans les mains d'un particulier... Mais Fleur-d'Ocre n'est pas une planète de jouvencelle, l'ami. (Les petits yeux du Gronce pétillaient de cruauté et de curiosité.) Plus je te regarde et plus je pense que tu ferais mieux de continuer immédiatement ta route.

— Je ne peux pas, dit doucement Yragaël. Je suis venu spécialement sur Fleur-d'Ocre...

Et il s'éloigna. Le Gronce bondit sur ses pas et il perçut son souffle âcre.

— D'où viens-tu ? Vas-tu me le dire ?

Une main à quatre doigts sans ongles s'abattit sur

l'épaule d'Yragaël. Il fit un pas de côté et le Gronce le lâcha. Sans répondre, il franchit le rideau magnétique et s'avança sous la pluie.

L'autre ne le suivit pas.

(...)

DANS LE RESSAC ÉLECTROMAGNÉTIQUE

Michel Demuth

ELLE avait douze ans lorsque les soleils de la galaxie primaire, la vieille Voie Lactée, avaient commencé à s'éteindre.

Les hommes étaient devenus rares et fragiles, désespérés, raisonnables mais ingénieux. Ils l'avaient appelée Kilème à cause de tous leurs sentiments et leurs regrets.

Ensuite, l'automne avait atteint les étoiles du centre. La nuit grise s'était abattue sur le Cygne et Orion. La Merveilleuse de la Baleine était devenue un abcès jaunâtre et les colonies de Céphée étaient entrées dans l'automne.

En ce temps, Kilème, parmi tant d'autres femmes, avait été élue Navigatrice.

Elle était par-là condamnée au Voyage Intermittent car si, de mémoire d'homme, tous les Voyages entre les étoiles avaient connu un terme, celui-ci n'aurait d'autre but que l'infini de la distance.

Aux frontières du Groupe Local des Galaxies, dans la région de Mafféi 1, il existait des étoiles réfractaires.

Au-delà, peut-être, la vie pourrait reprendre. Ou bien durait-elle encore.

Le vaisseau de Kilème était un Argorande de l'avant-dernière génération.

En termes de vie, il était presque ancien.

C'était un de ces transporteurs classiques qui

avaient permis d'étendre la province humaine jusqu'à ses dernières limites.

Sa coque était semi-organique, sa voilure haute amplification et l'équipage était composé de huit cent mille psychomachines parfaitement rodées.

Dans le château d'habitation, il y avait une centaine de résidences et d'appartements, plus quatre domaines terrestres : la Forêt, la Montagne, la Mer et le Désert.

Il emportait des réservoirs de vie car telle était la raison du Voyage.

C'est ainsi que Kilème la Navigatrice partit pour les galaxies australes.

Elle ne connaîtrait pas la véritable solitude, celle qui avait jadis été réservée aux éclaireurs Trenis ou aux Demoiselles de la Démesure, car l'Argorande avait reçu en cadeau un Vallet-Veilleur, un maître dans l'art du Harem-Karem.

Quittant l'ultime champ de la dernière colonie de la Terre, Kilème ferma sa mémoire et s'endormit.

Elle rêva parfois.

* * *

LES années passaient et le Vaisseau vivait pour elle.

Un Argorande occupait plusieurs millions de kilomètres cube d'espace. Ses réflexes pouvaient être lents mais sa mémoire était absolue.

Il savait être aventureux et sentimental, méfiant, vindicatif et sage. Il protégeait et se défendait, transigeait souvent avec des dangers subtils.

— C'est un homme qui l'a écrit, voilà bien le danger, avait dit Kilème avant de partir.

Les vents du déclin dévièrent l'Argorande vers la lisière de la Voie Lactée.

Il croisa des systèmes mourants, des soleils transformés en coraux brasillants, des amoncellements de matière malade.

Les années-lumière se firent blafardes.

En approchant de la bordure galactique, il déferla toute sa voilure.

Kilème dormait, mais le Vaisseau, à l'heure dite, commença à lui injecter des données sur la réalité.

La nuit grise était tombée sur des civilisations que les hommes ne connaîtraient jamais.

Le Vaisseau lança ses escouades d'yeux autonomes vers des planètes-cimetières, des archipels de tombes-astéroïdes.

La Voie Lactée se mourait.

Au deuxième siècle du Voyage, un catafalque de pensées apparut.

Il s'étendait sur trente années-lumière, entre deux amas de soleils nains.

Le Vaisseau réveilla Kilème.

Dans les images transmises par les yeux de proue, elle ne discerna tout d'abord que de pâles sillons sur le fond des rares étoiles. Vers le zénith, un soleil bleu évanescent, escorté d'une vingtaine de planètes, clignotait entre des voiles de suie.

Et puis, à quatre mois-lumière de distance, elle ressentit le premier choc.

C'était une douleur et un plaisir. Un assaut de concepts dont jamais plus elle ne pourrait se débarrasser. Des films de vies, une mitraille d'émotions qui la fit se voûter, le front plissé, les yeux mi-clos, traversée de souvenirs qui n'appartenaient pas à l'humanité.

— Les hommes auraient appelé cela une bibliothèque, commenta l'Argorande. Ou bien un psychotape... Tout semble prouver que les êtres qui avaient

conquis ce système ne l'ont jamais quitté. Ils étaient encore jeunes et vulnérables quand la fin est arrivée. Ils avaient encore à dire et à raconter...

Kilème se dit qu'après cela elle n'aurait plus jamais de chagrin.

Ni d'émotion.

Elle se trompait. Après trois siècles de navigation, en approchant du système du Fourneau, à 350 000 années-lumière du soleil des humains, elle se heurta à la peur.

(...)